

Francia – Forschungen zur westeuropäischen Geschichte

Bd. 39

2012

DOI: 10.11588/fr.2012.0.41004

---

#### Copyright

Das Digitalisat wird Ihnen von perspectivia.net, der Online-Publikationsplattform der Max Weber Stiftung - Deutsche Geisteswissenschaftliche Institute im Ausland, zur Verfügung gestellt. Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

LIMORE YAGIL

## ARTISTES JUIFS ET NON JUIFS DANS LE SUD DE LA FRANCE (1939–1944)

Exemples de sauvetages et de désobéissance civile

L'attitude des artistes durant les années sombres de l'Occupation est, aujourd'hui encore, peu connue. Si les intellectuels ont fait l'objet de plusieurs études, il n'en est pas de même pour les musiciens, chanteurs, cinéastes, peintres, danseurs, décorateurs, etc. Ils sont certes mentionnés dans tel ou tel article, mais aucune étude de synthèse portant sur leur attitude pendant cette période n'a été réalisée. On les a souvent accusés d'excès de jouissance ou de lâcheté. Nous proposons, dans le cadre de cet article, de remettre cette idée en cause en vérifiant leur attitude face aux artistes juifs. Nous présentons quelques réponses à cette vaste question en nous limitant à la situation des artistes dans le Sud de la France<sup>1</sup>. Il ne s'agit pas d'une étude exhaustive, car les exemples sont nombreux et ils feront le sujet d'une nouvelle publication. Cette étude rejoint en réalité notre travail entrepris depuis plusieurs années concernant les modalités du sauvetage de 75% des juifs en France<sup>2</sup>.

Capitale d'un bouillonnement artistique et intellectuel, Paris a connu son plus fort rayonnement autour de 1900 et devint au cours du XX<sup>e</sup> siècle un centre cosmopolite où les mouvements et les personnalités novateurs se succédèrent. La ville était la destination de prédilection, le lieu de toutes les ambitions artistiques vers lequel ont convergé les artistes et les intellectuels, toutes nationalités confondues. C'est en particulier dans le milieu artistique, proprement dit, celui des peintres et des sculpteurs,

1 Dans le cadre de notre mémoire d'HDR, sous la direction du professeur Jean-Paul Bled, nous avons étudié ce sujet sur l'ensemble de la France. Limore YAGIL, *Artistes juifs et non juifs sous l'Occupation 1940–1944: exemples de sauvetages et de désobéissance civile*, université Paris-Sorbonne (Paris IV), 2010, 650 p. Le bilan établi dans cet article est basé sur l'étude de plusieurs sources d'archives en France et en Israël. Aux Archives nationales (AN) à Paris, les fonds suivants: Archives allemandes de la Propagandaabteilung (AJ40); archives des Beaux-Arts: (F21); Commissariat général aux questions juives (AJ38); Cinéma (F42); Archives du BCRA (AG3) 2; Archives de l'État français (2AG); Archives de la police (F7); Instruction publique (F17). Archives de la police de Paris (APP); Archives départementales de Marseille (ADM); Archives départementales du Vaucluse (ADV); Centre de documentation juive contemporaine (CDJC); Yad Vashem, Israël (M31). Le lecteur pourra trouver une liste détaillée dans: Limore YAGIL, *La France terre de refuge et de désobéissance civile 1936–1944: l'exemple du sauvetage des juifs*, 3 vol., Paris 2010, et en particulier t. 1, p. 421–468.

2 François BÉDARIDA, Renée BÉDARIDA, *La persécution des Juifs*, dans: Jean-Pierre AZÉMA, François BÉDARIDA (dir.), *La France des années noires*, 2 vol., Paris 1993, t. 2, p. 128–152. L'ensemble de la population juive de France, évaluée à 330 000 en juin 1940. Approximativement 24% de cette population ont subi la déportation ou l'extermination, tandis que 76% ont réussi à échapper.

mais aussi celui des photographes ou des musiciens, que se développa une authentique coopération internationale. Chaque étranger, selon son identité ethnoculturelle, ses besoins économiques et ses aspirations, venait chercher à Paris un avantage particulier qui pouvait généralement s'assimiler à une liberté: liberté du travail qui procurait des avantages matériels et venait parfois contrebalancer le déracinement; liberté morale et des mœurs, offerte par une grande ville où les spécificités des uns et des autres se fondaient dans un ensemble sans attirer les regards; liberté intellectuelle et artistique pour des créateurs qui aspiraient à obtenir la reconnaissance de «la Ville Lumière», liberté politique pour des milliers d'hommes et de femmes pourchassés pour leurs idées, leurs engagements, leurs convictions, et leur religion. Cette situation particulière encouragea le développement de réseaux d'amitié entre les artistes qui deviendront particulièrement utiles pendant les «années noires».

La signature de l'armistice, le 22 juin 1940 avec l'Allemagne, précipita le départ de la capitale de ceux qui gardaient encore quelque espoir<sup>3</sup>. Des administrations entières, des maisons d'édition déménagèrent pour s'installer en province, et les artistes se dispersèrent dans les différentes localités de la zone libre: Marseille, Nice, Cannes, Avignon, Grasse, Arques, Dieulefit, Aix-en-Provence, Oppède-le-Vieux<sup>4</sup>, Castres, Vence, Sanary-sur-Mer, Cagnes-sur-Mer, Gordes, etc. Pour ceux qui restèrent à Paris, refusant de prendre le chemin de l'exil, de fuir cette capitale où ils trouvèrent la muse de leur créativité, la vie quotidienne sera de plus en plus difficile. Les Allemands multiplièrent les réquisitions pour loger leurs services, se réservant des restaurants, des cinémas et des maisons closes. Bon nombre des artistes juifs russes de La Roche qui étaient venus en France pour fuir l'antisémitisme dont ils étaient victimes dans leur pays au début du XX<sup>e</sup> siècle furent obligés de quitter Paris et de s'installer en zone libre. Ceux qui restèrent ont connu la faim et la peur. Certains s'engagèrent dans la Résistance. Beaucoup furent arrêtés par la police de Vichy et surtout par la Gestapo, et déportés vers les camps d'extermination. Seule une minorité parmi les artistes avait eu la chance de pouvoir partir à l'étranger, en particulier aux États-Unis<sup>5</sup>.

De très nombreux peintres, poètes, écrivains, cinéastes, musiciens arrivent en Provence et sur la Côte d'Azur. Abel Gance, Maurice Chevalier, Robert et Sonia Delaunay se retrouvèrent à Cannes; Francis Picabia, grand habitué de la Côte d'Azur, s'établit à Golfe-Juan; Alberto Magnelli avait rejoint les environs de Grasse où sa femme possédait une maison, Eiffel et Mistinguett s'installèrent à Antibes; Malraux et Gabin se retirèrent à Saint-Jean-Cap-Ferrat; Prévert et les existentialistes se fixèrent à Tourrettes-sur-Loup, village d'art et d'artisanat. Cette région apparaissait comme un havre de paix. Déjà, dans les années qui avaient suivi l'arrivée de Hitler au pouvoir, des artistes et des écrivains allemands et autrichiens étaient venus s'y réfugier. Intellectuels d'origine juive ou artistes ayant eu à subir les autodafés de leur œuvre décré-

3 Limore YAGIL, *Chrétiens et juifs sous Vichy: sauvetage et désobéissance civile*, Paris 2005, p. 252–279; Robert MENCHERINI, *Vichy en Provence. Midi rouge, ombres et lumières. Une histoire politique et sociale de Marseille et des Bouches-du-Rhône de 1930–1950*, Paris 2009, p. 19–45.

4 Mireille PINSSEAU, *Les Peintres en Provence et sur la Côte d'Azur pendant la Seconde Guerre mondiale*, Marseille 2004, p. 55–61.

5 Parmi ceux qui sont partis on trouve: Max Ernst, Marc Chagall, Ossip Zadkine, Man Ray, Fernand Léger, Jacques Lipchitz et d'autres.

tée »art dégénéré« ont fui les grandes capitales d'Europe centrale et se sont regroupés sur la côte varoise du côté de Sanary et de Bandol, de Saint-Cyr et de La Ciotat. Dès 1940, on observe une délocalisation de la création culturelle et artistique vers la zone libre<sup>6</sup>. Quelles vont être les localités »préférées« des artistes? Ils ne sont pas nombreux à Montpellier par exemple, ville surtout connue comme centre universitaire et comme centre d'études médicales.

Sur le plan sociologique, on observe qu'un nombre important de peintres s'installa dans des localités à renommée artistique, à l'exemple de Gordes, Grasse ou Vence, tandis que les acteurs de cinéma, les chanteurs de music-hall, les musiciens, les orchestres de jazz, préféraient s'installer dans des localités plus importantes sur le plan culturel, à l'exemple de Nice, Marseille, Cannes ou Toulouse. Les premiers cherchaient en général des lieux où la lumière et le paysage leur plaisaient et où ils pourraient continuer de peindre à l'écart du monde, tandis que les seconds cherchaient surtout des villes dynamiques où l'on pouvait donner des concerts et jouer dans les cafés et cabarets. Le choix d'une localité en 1940 se faisait aussi en fonction des liens d'amitié qui existaient avant-guerre entre artistes et de sa renommée sur le plan artistique. Ainsi Marc Chagall, sur les conseils de son ami André Lhote, quitta Paris dès 1940 et s'installa à Gordes pendant quelques mois avant de pouvoir émigrer aux États-Unis par la filière Varian Fry<sup>7</sup>. Plusieurs peintres d'origine allemande ou autrichienne ont suivi les intellectuels allemands installés à Sanary-sur-Mer depuis les années 1930<sup>8</sup>. Certains artistes juifs ont rejoint la communauté des peintres locaux.

### La Côte d'Azur – lieu de refuge des artistes

À la veille de la guerre, la capitale artistique de la Côte d'Azur était incontestablement Nice<sup>9</sup>. Dans les années 1930–1940, la région ignorait les bouleversements du cubisme et de l'abstraction, mouvements se trouvant pourtant au centre des enjeux artistiques de l'époque. Les institutions locales – musées, écoles d'art – entérinent le primat du dessin sur les discours esthétiques et critiques. En réaffirmant l'importance de l'enseignement des techniques, elles pérennisent le succès rencontré par la peinture académique du XX<sup>e</sup> siècle. Dans le catalogue du dernier Salon de Noël de Nice avant la guerre (22 décembre 1938–25 janvier 1939) figuraient 353 sociétaires, dont 114 artistes peintres, dessinateurs, portraitistes ou sculpteurs, mais aussi des amateurs d'art et des collectionneurs de la ville: le sénateur maire de Nice, Jean Médecin<sup>10</sup>, vingt avo-

6 À consulter: Gilles RAGACHE, Jean ROBERT, *La vie quotidienne des écrivains et des artistes sous l'Occupation 1940–1944*, Paris 1988; Jean-Pierre BERTIN-MAGHIT, *Le cinéma sous l'Occupation. Le monde du cinéma français de 1940–1946*, Paris 1989; Limore YAGIL, *L'homme nouveau et la révolution nationale de Vichy*, Lyon 1997; Stéphanie CORCY, *La vie culturelle sous l'Occupation*, Paris 2005; Laurence BERTRAND DORLÉAC, *L'art de la défaite 1940–1944*, Paris 1993.

7 Varian FRY, *La liste noire*, Paris 1999; Daniel BÉNÉDITE, *La filière marseillaise*, Paris 1984; YAGIL, *Chrétiens et juifs sous Vichy* (voir n. 3), p. 287–291.

8 Manfred FLÜGGE, *Amer azur. Artistes et écrivains à Sanary*, Paris 2007.

9 Kenneth. E. SILVER, *Making Paradise. Art, Modernity and the Myth of the French Riviera*, Cambridge Mass., Londres 2001.

10 Jean Médecin ne manqua pas une occasion pour affirmer son attachement au maréchal Pétain, ce qui ne l'empêcha pas d'aider des juifs réfugiés dans sa ville. La préfecture des Alpes-Maritimes était un foyer de dissidence. On notera en particulier l'attitude favorable à la Résistance du sous-

cats, dix médecins, deux notaires et d'autres personnalités de la société de Nice et de ses environs<sup>11</sup>. Parmi les artistes, figuraient Édouard Fer, Jean Cassarini, Hermann-Henry Gowa – peintre juif allemand réfugié – Gustave-Adolphe Mossa, Maris Raymond, Fred Klein, André Pétroff – réfugié russe et peintre connu –, etc. Les intellectuels juifs allemands et autrichiens qui avaient trouvé refuge en Italie après l'*Anschluss* passèrent en France à partir de 1938, lors de l'alignement du régime mussolinien sur la politique raciale du national-socialisme<sup>12</sup>. L'entrée en guerre de l'Italie ne fera qu'accélérer le mouvement qui ira en s'amplifiant jusqu'à l'occupation allemande, à partir de septembre 1943. L'afflux des artistes qui séjournaient dans la région, située en zone libre, va bouleverser le marché régional.

Nice connaîtra une expansion extraordinaire de 1940 à 1943<sup>13</sup>. Avec l'exode, l'arrivée massive de réfugiés amena sur la Côte d'Azur des propriétaires de galeries et des marchands d'art parisiens et le marché devint de plus en plus florissant<sup>14</sup>. Quelques salons et expositions se tenaient à Cannes, Marseille, Avignon, Cavaillon, permettant aux plus chanceux parmi les peintres de gagner un peu d'argent en exposant leurs œuvres. La peinture abstraite, invendable, mal vue, considérée comme un « art dégénéré » en zone occupée, était exposée dans les différentes galeries de la zone sud, souvent avec le soutien de Vichy<sup>15</sup>. C'est dans ce contexte, que l'amateur d'art qu'était Jean Moulin ouvrit, en 1942, afin de couvrir certaines de ses activités clandestines, la galerie Romanin au 22, rue de France, à Nice<sup>16</sup>.

Henryk Berlewi, peintre juif polonais qui a travaillé sous l'influence des peintres futuristes, s'installa en 1922 à Berlin où il exposa avec le groupe d'avant-garde « November », et où il fit la découverte des œuvres des artistes liés au suprématisme<sup>17</sup>, et notamment celles de Kazimir Malevitch. Fondateur à Varsovie du groupe avant-gardiste « Blok », il retourne quelques années plus tard à la peinture figurative et

préfet Chaussade, du directeur de cabinet Wilhelm, des chefs de division, des chefs de bureau, de certains adjoints comme Vidal, Revel, Guillerrou, Leclerc, Lenchantin et Gubernatis, des conseillers municipaux et plusieurs autres. AN F1B1/1111: dossier personnel de Ribière; F1B1/930: préfecture régionale de Marseille; AN F17/16949: dossier spécial politique culturelle Nice.

- 11 AN 72AJ/97: dossier Alpes-Maritimes et AN F1A/ 3922: situation à Marseille et Nice 1940–1944.
- 12 Klaus VOIGT, Les naufragés. L'arrivée dans les Alpes–Maritimes des réfugiés allemands et autrichiens venant d'Italie, septembre 1938–mai 1940, dans: Cahiers d'études germaniques 13 (1987), p. 163–179; Veziario PAOLO, Ombre di confine. L'emigrazione clandestina degli stranieri dalla Riviera dei Fiori verso la Costa Azzura (1938–1940), Pinerolo 2001.
- 13 Gilbert BADIA, Jean-Baptiste JOLY, Jean-Philippe MATHIEU (dir.), Les bannis de Hitler, accueil et lutte des exilés allemands en France, 1933–1939, Vincennes 1984; Jean Michel PALMIER, Weimar en exil, Paris 1997; Manfred FLÜGGE, Exil en paradis: artistes et écrivains sur la Riviera (1933–1945), Paris 1999.
- 14 Maurice LAFAILLE, Chronique d'une galerie de tableaux sous l'Occupation, Paris 1989.
- 15 BERTRAND DORLÉAC, L'art de la défaite (voir n. 6), p. 111–112; YAGIL, L'homme nouveau (voir n. 6), p. 123–191.
- 16 Jean Moulin dit Romanin. Artiste, résistant, marchand de tableaux, catalogue publié par la Galerie d'art-Espace 13, Arles 2000.
- 17 Suprématisme, mouvement artistique russe, initié par Kazimir Malevitch en 1913, qui joua un rôle crucial dans la naissance de l'abstraction géométrique. Pour lui, le suprématisme devait rompre non seulement avec toute représentation de la réalité extérieure, mais avec tout art visant à exprimer les sentiments de son créateur.

s'installa en 1928 à Paris. Il se réfugia à Nice en 1940, et, en 1943, entra en Résistance. Bernard Altshuler, né en France en 1895, fit ses études en peinture à Paris<sup>18</sup>. Il se réfugia à Nice en 1942, où il continua de peindre jusqu'en 1944, date de son arrestation par la Gestapo et de sa déportation vers Auschwitz, où il trouva la mort. Cette situation nous démontre clairement que pour cet artiste, et pour bien d'autres, ce qui comptait avant tout était de pouvoir continuer à créer, au mépris des risques encourus par le refus de se cacher.

Henri Gowa, peintre juif né à Hambourg en 1902, avait fui l'Allemagne nazie trois mois avant la prise du pouvoir par Hitler en 1933. Introduit dans les cercles d'artistes et d'intellectuels de la Côte d'Azur, il réussit artistiquement et financièrement, contrairement à bien d'autres artistes émigrés. En septembre 1939, il est interné au Fort Carré, à Antibes, avec d'autres réfugiés allemands. Il est relâché le 25 du même mois, sans doute grâce à ses relations hautement placées. Interné une seconde fois au camp des Milles, il est libéré le 31 juillet 1940. Il reprit ses activités à Nice, et surtout trouva du travail dans l'industrie cinématographique en réalisant les décors de plusieurs films tournés dans cette ville. Après la capitulation de l'Italie, en septembre 1943, il s'enfuit de chez lui et vécut caché jusqu'à la fin de la guerre<sup>19</sup>. Cet exemple nous démontre clairement qu'il était possible de continuer à travailler, souvent sous un faux nom, dans l'industrie cinématographique déplacée à Nice. Cette situation prit fin en septembre 1943 avec l'occupation totale de la France par les Allemands.

Devant le défilé interminable des candidats au départ, le peintre Henri Matisse préféra rester, prétextant que « si tout ce qui a une valeur file de France, qu'en restera-t-il de la France »<sup>20</sup>. Accompagné de Lydia Delectorskaya, devenue son modèle, sa secrétaire, et sa gouvernante, il resta à Nice<sup>21</sup>. Au lendemain de la débâcle de 1940, Picasso déposa les tableaux de Matisse restés à Paris dans une gigantesque chambre forte, dans la banque même où étaient ses propres œuvres, espérant ainsi empêcher les confiscations arbitraires des œuvres d'art par les bureaucrates nazis. Au cours de l'année 1942, Picasso et Matisse ont réussi, malgré l'Occupation, à effectuer un échange de tableaux et d'informations. Proscrits tous les deux par les galeries publiques, ils ne pouvaient voir leurs œuvres respectives présentées<sup>22</sup>. Matisse était surtout préoccupé et inquiet de la situation de sa femme, Amélie, restée à Paris. Jean, l'un des deux fils de Matisse, avait rallié la Résistance; sa femme et sa fille Marguerite y participèrent aussi. Leur maison à Issy-les-Moulineaux servait de cachette. Après le départ de son mari, Georges Duthuit, et de leur fils Claude, pour les États-Unis, Marguerite rejoit

18 Né en 1895 en France, passionné de peinture, il entra à l'Académie Frochot, située à Montmartre. Il est considéré comme un peintre de l'École de Paris. Mal connu des historiens de l'art, nous manquons d'informations le concernant.

19 Gilbert BADIA, Hermann Gowa, dans: Gilbert BADIA (dir.), *Les barbelés de l'exil. Étude sur l'émigration allemande et autrichienne (1938-1940)* Grenoble 1979, p. 289.

20 Lettre à Pierre Matisse, 1<sup>er</sup> septembre 1940, dans: Henri Matisse. Exposition du centenaire. Grand Palais, avril-septembre 1970, Paris 1970.

21 Lydia Delectorskaya est née à Tomsk (Russie) le 23 juin 1910. En octobre 1932, après avoir quitté Paris pour Nice, elle rencontrait Matisse qui travaillait alors son immense panneau « La Danse » pour la Fondation Barnes, à Philadelphie, et recherchait une aide d'atelier. Quatre mois plus tard, Lydia fut engagée comme sa nouvelle garde-malade et dame de compagnie. Lydia DELECTORSKAYA, *L'apparente facilité...* Henri Matisse, Paris 1986.

22 Françoise GILOT, Matisse et Picasso. Une amitié, Paris 1991.

gnit les réseaux clandestins et Amélie Matisse ne tarda pas à la seconder dans ses activités. La Gestapo arrêta Amélie à Paris et Marguerite à Brest. Avec l'aide d'autres résistants, Marguerite réussit à s'enfuir du train qui l'emmenait vers le camp de concentration de Ravensbrück et eut la vie sauve<sup>23</sup>. Malade, Matisse continuait de dessiner et n'hésitait pas à encourager et à soutenir les activités clandestines de Lydia Delectorskaya, qui organisait un réseau de sauvetage vers Marseille, puis vers d'autres destinations. Ce réseau permettait à bon nombre de juifs de prendre la fuite.

Après la signature de l'armistice, presque tout le cinéma français des studios de la banlieue parisienne et de Saint-Germain-des-Prés se déplaça en zone libre, près de Nice et à Marseille, où les studios de cinéma restèrent actifs<sup>24</sup>. Trois studios existaient avant le début de la guerre: ceux de Marcel Pagnol à Marseille, ceux de Nicea-Films à Saint-Laurent du-Var et ceux de la Victorine à Nice. Jean-Louis Barrault nota après la guerre dans ses mémoires: «Tout le cinéma français s'était réfugié à Nice aux studios de la Victorine»<sup>25</sup>. Entre septembre 1939 et fin 1941, dix-huit films furent tournés dans les studios de la Victorine par Marcel Carné, Pierre Billon, Léon Joannon, Marc et Yves Allégret, Willy Rosier, Jacques Becker... En dépit des lois antisémites de Vichy, certains musiciens et artistes juifs avaient la chance de pouvoir continuer à exercer leur métier sous un faux nom, avec le soutien de leur employeur et celui de leurs amis qui connaissaient leur secret<sup>26</sup>.

Ce fut le cas du cinéaste Claude Heymann, de l'assistant réalisateur Henri Calef, de Jean-Paul Dreyfus, dit «Le Chanois»<sup>27</sup>, du décorateur Alexandre Trauner et de bien d'autres. Le réalisateur Marc Allégret, refusa de continuer de travailler dans des studios qui désormais se trouvaient sous le contrôle des allemands, en zone occupée, à l'exemple de Pathé-Cinéma. En compagnie de sa femme, Nadine Vogel<sup>28</sup>, il s'installa à Nice. Aussitôt, d'autres acteurs et réalisateurs de son équipe parisienne le rejoignirent. Le tournage de «Parade» reprit. En l'absence d'une série de vedettes de l'époque, Marc Allégret engagea ceux qui se trouvaient dans les environs: Micheline Presle, Jean Louis Barrault et d'autres.

Si la production parisienne est régentée par l'occupant, celle de la zone libre ne le sera que tardivement: après l'arrivée des troupes allemandes, en novembre 1942 à

23 Henri Matisse. *Vence: l'espace d'un atelier. Nature morte aux grenades*, Nice 2007.

24 Sur le cinéma français, à consulter: François GARÇON, *De Blum à Pétain: cinéma et société française (1936-1944)*, Paris 2008; Jacques SICLIER, *La France de Pétain et son cinéma*, Paris 1990; Alain WEBER, *La bataille du film, 1933-1945. Le cinéma français entre allégeance et résistance*, Paris 2007; BERTIN-MAGHIT, *Le cinéma sous l'Occupation* (voir n. 6); YAGIL, *L'homme nouveau* (voir n. 6), p. 167-181.

25 Jean-Louis BARRAULT, *Souvenirs pour demain*, Paris 1972.

26 Rappelons que le Statut des juifs du 3 octobre 1940 publié par Vichy, interdisait aux juifs tout emploi dans les services étatiques culturels, et toute fonction de responsabilité dans les métiers liés aux journaux, salles de spectacles, distribution et fabrication de films, ainsi que de radiodiffusion. Sur les studios de la Victorine, à consulter: AN F7/15293: dossier art et culture.

27 Le Chanois était le nom de sa mère. Avant 1940, il participa surtout à la réalisation de films militants. Il est donc recherché à la fois comme juif et comme militant de gauche. Philippe RENARD, *Un cinéaste français des années cinquante: Jean-Paul Le Chanois*, Paris 2000, p. 12-13.

28 Nadine Vogel est la sœur de Marie-Claude Vaillant-Couturier, dont le mari, Paul, s'était illustré comme député du Parti communiste français et journaliste à l'«Humanité» avant de mourir, en 1937.

Marseille et en septembre 1943 à Nice. Cette situation permit de produire une vingtaine de films à Nice et 18 films à Marseille<sup>29</sup>. Militaire démobilisé en 1940, l'assistant opérateur Henri Alekan s'installa à Nice en compagnie de son frère Pierre. En mars 1941, il devint l'un des cadres du Centre artistique et technique des jeunes du cinéma (CATJC) où il exerçait la fonction de chef opérateur. Cet organisme de formation, de recherche et de création, placé sous le patronage du secrétariat d'État à l'Éducation nationale et à la Jeunesse, constitua le premier embryon du futur Institut des hautes études cinématographiques et fut une pépinière de jeunes talents qui s'affirmèrent dans les années de l'après-guerre<sup>30</sup>. Bien qu'il fut dirigé par le commandant Paul Legros, officier de marine vichyste, le CATJC fournissait ses premières recrues à l'organisation clandestine de Pierre et Henri Alekan. Dans le courant de l'année 1941, les deux frères Alekan fondèrent avec quelques amis sûrs le groupe de résistance «14 juillet». Si les membres de «14 juillet» appartenaient au monde du cinéma, leurs activités clandestines s'exerçaient en dehors de leur sphère professionnelle. Le groupe était spécialisé dans le renseignement et la fabrication de faux papiers pour les illégaux, notamment pour les juifs. De fait, le CATJC a permis de donner du travail aux nombreux techniciens de la région niçoise qui se trouvaient en chômage et d'éviter leur départ pour l'Allemagne. Après l'invasion de la zone libre, la législation antisémite fut appliquée dans la région niçoise avec plus de rigueur et l'administration du CATJC devait fournir la liste des étudiants, professeurs et techniciens de l'établissement, en mentionnant leur «non appartenance à la race juive». Grâce à la complicité du curé d'un petit village, Pierre et Henri Alekan réussirent à truquer la liste des inscrits. Mais, en 1944, alors qu'il tentait de mettre sur pied une filière d'évasion vers la Suisse, Pierre Alekan tomba dans les filets de la Gestapo<sup>31</sup>.

Les collaborateurs habituels du réalisateur Marcel Carné étaient présents dans la région: le décorateur juif Alexandre Trauner, le compositeur juif Joseph Kosma, et d'autres<sup>32</sup>. Carné expliquera ainsi son attitude en 1945:

«Après l'armistice provisoire signé par le maréchal Pétain, il y avait deux attitudes à prendre: ou m'exiler, ou travailler dans mon propre pays, qui était vaincu, humilié par la défaite, et montrer que ce pays essaie de vivre quand même, qu'il n'est pas tout à fait mort. J'ai choisi la deuxième solution. [...] J'ai jugé que c'était plus important de montrer que la France n'avait pas perdu par l'esprit ce que nous avons perdu par les armes»<sup>33</sup>.

29 Cité dans: Philippe D'HUGUES, *Les écrans de la guerre*, Paris 2005, p. 276. Laurent CRETON, *Les films français sous l'Occupation: production et financement*, dans: Laurent CRETON (dir.), *Histoire économique du cinéma français. Production et financement 1940-1959*, Paris 2004, p. 89-123.

30 AD Marseille 76W/237.

31 BERTIN-MAGHIT, *Le cinéma sous l'Occupation* (voir n. 6), p. 180; WEBER, *La bataille du film* (voir n. 24), p. 192-194.

32 Robert CHAZAL, *Marcel Carné*, Paris 1964; Edward Baron TURK, *Marcel Carné et l'âge d'or du cinéma français 1929-1945*, Paris 2002.

33 Cité dans: Edward Baron TURK, *ibid.*, p. 161.

Cette situation particulière qu'a connue la Côte d'Azur, et ceci bien avant l'occupation italienne, était en réalité possible grâce à l'attitude des deux préfets placés à la tête du département: Marcel Ribière, de 1940 à 1943<sup>34</sup>, puis Jean Chaigneau, de 1943 à 1944<sup>35</sup>. Avec le soutien du préfet, certains maires et secrétaires de mairie ont choisi de transgresser la loi et de secourir des juifs, y compris certains artistes<sup>36</sup>. Chaigneau adopta une attitude bienveillante à l'égard des juifs et prescrivit à ses services de régulariser ceux qui vivaient illégalement sous une fausse identité. Les autorités préfectorales ont fourni des milliers de cartes vierges aux différents responsables d'organisations juives<sup>37</sup>. Avant l'arrivée du commandant Aloïs Brunner à Nice, en septembre 1943, le préfet s'était empressé de détruire les doubles listes des noms de juifs que lui avait communiquées quelques semaines auparavant Guido Lo Spinoso<sup>38</sup>, fonctionnaire du ministère de l'Intérieur. L'attitude du préfet facilita l'activité des pasteurs et celle des catholiques religieux, qui, avec le soutien de l'évêque Mgr Paul Rémond, organisèrent le sauvetage de nombreux juifs – enfants et adultes<sup>39</sup>. Jean Chaigneau intervint personnellement pour libérer le musicien juif Norbert (Nathan) Glanzberg, et on peut supposer que d'autres artistes ont bénéficié de son soutien et de son aide.

Né le 2 octobre 1910 en Galicie, en Pologne, et issu d'une famille de confession juive orthodoxe, Norbert Glanzberg avait reçu une formation musicale au Conservatoire national de Bavière. Brillant musicien, chef d'orchestre à dix-huit ans, assistant d'Alban Berg<sup>40</sup> pour «Wozzeck», à l'Opéra d'Aix-la-Chapelle, il réussit à échapper de peu à l'arrestation par la Gestapo et part pour Paris en 1933. Il y travailla comme pianiste de bar, joua dans des orchestres et accompagna à ses débuts la chanteuse Édith Piaf<sup>41</sup>. Incorporé le 6 septembre 1939, dans un régiment de l'armée polonaise en exil, il fut démobilisé à Marseille où son unité avait fait retraite. Engagé comme

34 AN F1C/III/1111: Ribière; Jean Louis PANICACCI, *Les Alpes-Maritimes 1939–1945, un département dans la tourmente*, Nice 1989, p. 97–100.

35 AN F1CIII/1137: rapports des préfets des Alpes-Maritimes 1940–1944; AN F1B1/1052: dossier Jean Chaigneau. Rappelons que Jean Chaigneau devait recevoir la médaille des Justes par Yad Vashem en 2001. Mais en raison du procès Maurice Papon qui se déroula à cette époque en France, cette haute distinction lui avait été refusée. Les témoignages concernant son aide aux juifs se trouvent dans son dossier personnel à Yad Vashem.

36 YAGIL, *Chrétiens et juifs Vichy* (voir n. 3), p. 252–278; ID., *La France terre de refuge* (voir n. 1) t. 1, p. 420–468; t. 2, p. 339–346. Le lecteur trouvera d'autres sources d'information citées.

37 AN AJ/38/60, 230, 244, 297; AG3 (2)338; 72AJ/180 et 97; Didier DIGUINI, *Cannes 1939–1945*, Nice 2002, p. 101–103.

38 Ce dernier avait été le prédécesseur de Rosario Barranco comme commissaire de police détaché auprès du consulat général de Nice dans les années 1930. Lorsque le banquier Angelo Donati avait compris, en décembre 1942, la véritable signification de la décision du préfet Marcel Ribière d'envoyer en résidence forcée tous les juifs étrangers, il contacta le consul d'Italie, Calmisso. Celui-ci consulta le gouvernement italien qui décida d'envoyer sur place un haut fonctionnaire en la personne de Guido Lo Spinoso, avec le titre d'inspecteur général, pour aider les juifs.

39 Ralph SCHOR, *Un évêque dans le siècle: Monseigneur Paul Rémond (1873–1963)*, Nice 1974; CDJC: CCCLXVI–64; CCXVII–92a. DLXXII–7 et CCXVII–106; Archives de Yad Vashem: M31/5061: dossier des Justes parmi les nations.

40 Alban Berg, compositeur autrichien né en 1885 à Vienne. Il forma avec Arnold Schönberg et Anton Webern, la seconde école de Vienne.

41 Astrud FREYEISEN, *Chansons pour Édith Piaf. Norbert Glanzberg, toute une vie 1910–2001*, Genève 2006.

pianiste par Édith Piaf<sup>42</sup>, il fut hébergé au château de Montredon chez la comtesse Lily Pastré, en compagnie d'autres musiciens et artistes, jusqu'à son arrestation à Nice en 1943<sup>43</sup>. Grâce à l'intervention de la comédienne Marie-Jeanne Belle (1900–1985), sociétaire de la Comédie-Française, et à celle du préfet des Alpes-Maritimes, il est libéré<sup>44</sup>. Ensuite, le chanteur Tino Rossi, dont il avait fait la connaissance en 1940, et ses amis l'aident à se cacher à Antibes, chez le musicien Georges Auric, ancien du «Groupe des Six»<sup>45</sup>.

Interdite de se produire à deux reprises par les Allemands et arrêtée à trois reprises par la Gestapo, pour avoir refusé de partir en Allemagne, la chanteuse Édith Piaf séjourna dans le Midi jusqu'au 16 octobre 1942. Elle chantait dans tous les différents établissements de renom et aidait à camoufler quelques-uns de ses amis juifs. Ce fut le cas de son ancien secrétaire, Pierre Braunberger, qui réussit à travailler à Cannes, anonymement, sur plusieurs scénarios avec Marc Allégret. Elle cacha à son domicile le juif René Guetta et l'aida à partir pour la Corse; elle hébergea chez elle, Roger Bernstein et sa femme, et employa M. Rudi comme secrétaire. Depuis 1942, elle abritait chez elle le compositeur et pianiste juif Norbert Glanzberg, qui aura une réelle influence sur sa connaissance de la musique. Elle aida Michel Emer, juif lui aussi, qui lui composa la fameuse chanson «L'Accordéoniste». En 1943, elle lui fit parvenir des sommes d'argent importantes, pour qu'il puisse résider à l'hôtel Rey Theys, en Isère.

Enfin, il convient de rappeler que bon nombre des acteurs et artistes juifs se trouvant à Nice et à Villefranche-sur-Mer ont bénéficié de l'aide du directeur de la scène au Casino de Monte-Carlo et au Palais de la Méditerranée, Lucien Callamand. Réputé pour être un partisan du maréchal Pétain, il connaissait bien le milieu artistique, et fréquentait Marcel Pagnol. Il a employé des artistes juifs et n'hésitait pas à venir en aide à chaque fois qu'il en avait l'occasion de par sa position professionnelle<sup>46</sup>. D'ailleurs, la Côte d'Azur, et Nice en particulier, était au cœur d'une véritable effervescence de la musique du jazz depuis le début des années 1930. Paradoxalement, sous Vichy, l'intérêt du public pour cette musique ou le swing ne faiblissait pas, et toute la région, se transforma en zone de refuge pour de nombreux musiciens. Dans les cabarets, casinos, théâtres et palaces rouverts depuis la fin de l'été 1940, le public venait aussi applaudir les orchestres de jazz, ce qui a permis d'engager des musiciens et compositeurs juifs, en dépit des lois antisémites de Vichy. Plusieurs grandes figures de la musique légère, comme le saxophoniste René Lacoste ou Philippe Brun, furent engagés à Cannes; les orchestres d'André Ekyan, de Jo Bouillon ou de Noël Chiboust

42 Bien que vivant en Allemagne depuis 1910, le compositeur avait été enregistré à son arrivée en France comme citoyen polonais puisqu'il était né à Lvov. Il fut victime de la politique de discrimination mise en place par la Sacem à l'égard des juifs. Amaury DU CLOSEL, *Les voix étouffées du III<sup>e</sup> Reich*. Entartete Musik, Paris 2005, p. 310–313.

43 Jean-Michel GUIRAUD, *La vie intellectuelle et artistique à Marseille à l'époque de Vichy et sous l'Occupation, 1940–1944*, Marseille 1987, p. 96–97; 212–215; Roger DUCHÊNE, Jean CONTRUCCI, Marseille, Paris 1998, p. 629–650.

44 YAGIL, *La France terre de refuge* (voir n. 1), t. 2, p. 45–48; DU CLOSEL, *Les voix étouffées du III<sup>e</sup> Reich* (voir n. 42), p. 336.

45 Jean ROY, *Le Groupe des Six*, Paris 1994.

46 AN F21/8103: dossier épuration.

ont fait danser les foules aux rythmes de mélodies musicales souvent classées comme »dégénérées« en Allemagne nazie. Le guitariste Marcel Bianchi, évadé d'un camp de prisonniers en Allemagne, s'y est produit avant de se réfugier en Suisse. De nombreux musiciens juifs sont restés dans la région jusqu'à la fin de la guerre. Bernard Hilda forma un orchestre de variétés qui comprenait les frères Salvador, André et Henri avant son départ pour l'Amérique du Sud en décembre 1941 avec Ray Ventura.

### L'exemple de Cannes comme ville refuge des artistes

La ville de Cannes a joué, dès le début du XX<sup>e</sup> siècle, d'un certain prestige, notamment avec les préparatifs du Festival du film. Depuis la fin du mois de mai 1940, des réfugiés du Nord de la France venaient s'installer à Cannes, fuyant devant l'avancée allemande. Parmi ces »touristes« très particuliers, on trouvait beaucoup d'étrangers, surtout des juifs. Quelques-uns, ayant préservé une partie de leur fortune, habitaient des palaces ou des villas, mais la majorité était en détresse et se terrait au fond d'hôtels minables. Il y avait aussi les proscrits, tels que la vieille baronne Friedlander-Fuld, l'une des femmes les plus riches d'Allemagne avant 1933 et recherchée depuis par les services de la Gestapo. Il y avait à Cannes un nombre considérable d'artistes réfugiés, et ce grâce au soutien du maire, de plusieurs fonctionnaires, ou encore de Mme Fernand Halphen, la bienfaitrice des artistes. Parmi les musiciens on trouve Tibor Harsanyi (1898–1969), d'origine hongroise. À Paris depuis 1924, il s'établit d'abord à Cannes, en 1940, où il continua de composer, puis, après l'occupation allemande en septembre 1943, se cacha à Valençay, dans l'Indre. Le musicien d'origine roumaine Marcel Mihalovici avait poursuivi ses études de musique à Paris de 1919 à 1925. Avec sa femme, la pianiste Monique Hass, il se réfugia à Cannes et dans la région de Nice, jusqu'à l'invasion de l'armée allemande, le 8 août 1943. Devant les nombreuses arrestations, Mihalovici s'enfuit à Mont-Saint-Léger, petite commune de Haute-Saône à proximité de Vesoul, où il se cacha jusqu'à la Libération<sup>47</sup>.

Après l'*Anschluss* de l'Autriche, en 1938, le chef d'orchestre et compositeur juif Joseph Beer s'exila en France, et s'installa à Nice, sous une fausse identité. Né en 1908 en Pologne, fils d'un banquier, il étudia la philosophie à l'université de Vienne et parallèlement la composition et la direction d'orchestre à l'Académie de musique de cette ville. Caché à Nice, Beer continua de composer pendant les années 1939–1945. Pourtant, il ne disposait ni d'un piano ni de papier à musique. Il réussit à échapper à une arrestation, que par un heureux hasard, et travailla comme »nègre« pour d'autres compositeurs. Mais ses parents et sa jeune sœur furent arrêtés et déportés.

La situation du musicien Joseph Kosma était doublement dangereuse: il était de nationalité hongroise, juif et antivichyste. Né à Budapest, il fit des études à Berlin où il rencontra la concertiste Lilly Appel, qui deviendra son épouse. Il participa comme pianiste à la troupe de Brecht. En 1933, il fut obligé de fuir devant le danger nazi. Il s'installait à Paris comme d'autres artistes étrangers. Il rencontra à cette époque Jacques Prévert, puis le cinéaste Jean Renoir. Après la déclaration de guerre, il s'engagea comme beaucoup d'étrangers antiallemands, dont Erich von Stroheim, dans la

47 Georges BECK, Marcel Mihalovici, esquisse biographique suivie du catalogue de son œuvre, Paris 1954, p. 16.

Légion étrangère, en février 1940. Réformé, il s'installa à Ozenx, un village du Béarn, où il travailla comme agriculteur, puis à Palavas-les-Flots, proche de Montpellier. Dans l'intervalle, Jacques Prévert fit jouer toutes ses relations pour obtenir l'autorisation exigée par Vichy pour changer de département, et aussitôt Kosma et sa femme Lilly le rejoignirent à Tourrettes-sur-Loup, en vue de participer au film *Le Soleil a toujours raison*<sup>48</sup>. Kosma fut aidé par des amis et des habitants de cette localité, qui l'ont protégé avec dévouement. Proscrit, isolé, solitaire, Kosma continua de composer, jusqu'à la Libération. En 1943, il écrivit la partition musicale de la *»pantomime de Baptiste«* ainsi que la musique du film de Carné *»Les Enfants du paradis«*, et celle de *»Lumière d'été«*, sous la signature de Maurice Thiriet. Mais, après septembre 1943, les rafles se multiplièrent, les amis se dispersèrent et furent souvent déportés. Joseph Kosma devint dans ce contexte agriculteur. Or, la moindre investigation à son sujet pouvait démontrer qu'il était totalement étranger aux problèmes de la terre. Il gagna finalement le maquis en Haute-Savoie et fut blessé en 1944<sup>49</sup>.

Fondateur du Festival du film, Philippe Erlanger, suspendu de ses fonctions par Vichy, se réfugia à Cannes en mai 1941, tout comme le chanteur Maurice Chevalier, Mme Dupont, mère de la baronne James de Rothschild, et biens d'autres<sup>50</sup>. Des producteurs ou acteurs de cinéma, à l'exemple de Pierre Braunberger, des collectionneurs d'art, tels qu'Aimé Maeght<sup>51</sup>, s'y installèrent également. Jusqu'à fin 1942, les initiatives se multiplièrent. Le casino municipal de Cannes poursuivit brillamment son bel effort de décentralisation musicale, avec la première de *»Marie Stuart«*, drame de Jean Loisy, dont la création remporta un grand succès<sup>52</sup>.

Maurice Chevalier se retira à Cannes avec sa compagne Nita Raya, d'origine juive. Il se montrait par ailleurs en compagnie d'autres juifs dans les endroits les plus en vue et les plus fréquentés. Les parents de Nita Raya, immigrants juifs d'origine roumaine, vivaient dans un logement voisin de la propriété de Maurice Chevalier. À l'aide d'un intermédiaire et grâce à la complicité de la préfecture, ce dernier parvint à cacher les parents de Nita Raya dans un quartier retiré et discret de Nice, alors que la Gestapo et les miliciens faisaient la chasse aux juifs avec beaucoup de zèle, après septembre 1943<sup>53</sup>. Maurice Chevalier a également aidé une vingtaine de juifs à se cacher, à se procurer du travail, et à vivre clandestinement jusqu'à la Libération.

Peintre et fille de l'actrice juive Rosanovitch Vorobieff, Maria, dite Marevna, est née en Russie en 1892. À Paris depuis 1912, elle fréquentait l'Académie russe et se mêlait à la vie artistique de la capitale<sup>54</sup>. Elle bénéficiait, à l'exemple du peintre juif Chaïm Soutine, de l'aide du commissaire de police et amateur d'art Zamaron<sup>55</sup>, et du jour-

48 Yves COURRIÈRE, Jacques Prévert. En vérité, Paris 2000, p. 668–670.

49 APP, dossier étrangers n° 6: Kosma; Laure SCHNAPPER, Un Hongrois à Paris. Joseph Kosma (1905–1969), dans: Michel CULLIN, Primavera DRIESSEN GRUBER (dir.), Douce France? Musiciens en exil en France 1933–1945, Weimar, Cologne 2008, p. 425–438.

50 Jean-Louis PANIACCI, Les Alpes-Maritimes 1939–1945 (voir n. 34), p. 152.

51 Maeght YOYO, L'aventure de l'art vivant, Paris 2006, p. 7–19; Philippe ERLANGER, La France sans étoile. Souvenirs de l'avant-guerre et du temps de l'Occupation, Paris 1974, p. 201.

52 L'Éclairer du soir, 24.11.1941

53 AN F21/ 8107; F7/ 15293; Edward BEHR, Maurice Chevalier. L'Homme-légende de l'âge d'or du music-hall, Paris 1983; YAGIL, La France terre de refuge (voir n. 1), p. 448–449.

54 Adrian DARMON, Autour de l'art juif. Peintres, sculpteurs et photographes, Paris 2003, p. 174.

55 Léon Zamaron est un policier protecteur des artistes à la préfecture de police de Paris, et surtout un grand amateur d'art.

naliste Gustave Kahn, président de l'association Aide amicale aux artistes. Ses tableaux et aquarelles furent admirés par des amateurs hollandais et par le marchand d'art Léonce Rosenberg, qui lui en acheta plusieurs. Elle est l'une des premières femmes à adopter le cubisme et le pointillisme dans ses toiles, où l'on devine aussi l'influence du folklore slave. Après la signature de l'armistice elle s'installa à Cannes et continua de peindre. La présence de nombreux peintres à Cannes, amena plusieurs marchands d'arts à s'installer, à l'exemple de Fredo Sides, l'agent parisien de Solomon Guggenheim<sup>56</sup>, et Germaine Picabia, qui y tenait une galerie d'art<sup>57</sup>. Elle fut inquiétée à plusieurs reprises par les Allemands. Le collectionneur juif Jack Gould et son épouse réussirent à se cacher à Juan-les-Pins où le couple disposait d'une résidence secondaire. Florence Gould, femme de lettres et mécène née à San Francisco en 1895, était célèbre pour avoir tenu un salon à Paris et sur la Côte d'Azur où étaient reçues de nombreuses personnalités artistiques et littéraires. Elle a poursuivi ses activités pendant toute la guerre<sup>58</sup>. Elle offrit à l'écrivain Jean Paulhan un abri et une aide financière quand il était recherché par la police allemande, en 1944<sup>59</sup>.

L'auteur dramatique d'origine juive Tristan Bernard fut arrêté le soir du 1<sup>er</sup> octobre 1943 à Cannes. Depuis l'été 1940, il séjournait à l'hôtel Windsor une résidence néo-classique, située sur une colline, d'où l'on découvrait un admirable panorama. Son ancienne interprète Simone François Porché lui conseilla d'aller rejoindre Henry Bernstein à New York. Mais depuis la déposition de Mussolini, les Italiens ont été remplacés par les SS; ceux-ci menaient une chasse sans merci aux juifs de la Côte afin de satisfaire aux monstrueux quotas exigés par Berlin. Devant cette situation, Tristan Bernard et sa femme décidèrent de partir à Salies-du-Salat, en Haute-Garonne, chez Roland Dorgelès. Mais, à la suite d'une dénonciation, il furent arrêtés par la Gestapo et déportés vers Drancy. La nouvelle se répandit rapidement à Paris. Leurs nombreux amis sont alertés, et plus spécialement les personnalités du théâtre et de la musique: Louis Beydts, René Fauchois, Sacha Guitry<sup>60</sup>, Arletty, et Alfred Cortot<sup>61</sup> sont intervenus. Le 22 octobre, soit après trois semaines d'incarcération, grâce à toutes les interventions, le couple est officiellement libéré, échappant ainsi à une éventuelle déportation<sup>62</sup>. Cet exemple nous démontre clairement combien la libération d'artistes juifs des mains de la Gestapo était délicate et demandait l'intervention de plusieurs

56 Michèle CONE, *Artists under Vichy. A Case of Prejudice and Persecution*, Princeton 1992, p. 111; Peggy GUGGENHEIM, *Ma vie et mes folies*, Paris 2004.

57 Francis Picabia (1879–1953), peintre et écrivain français, proche de Marcel Duchamp. Il entra en contact avec Tristan Tzara en 1919, à Zurich, et tous deux animèrent à Paris, à partir de 1920, les activités du groupe dadaïste.

58 Gerhard HELLER, *Un Allemand à Paris*, Paris 1981, p. 62–63.

59 Pierre ABRAMOVICI, *Un rocher bien occupé. Monaco pendant la guerre 1939–1945*, Paris 2001, p. 254. Jocelyne ROTILY, *Au sud d'Éden. Des Américains dans le Sud de la France (années 1910–1940)*, Marseille 2006, p. 164–165.

60 Henry GIDELI, *Les deux Guitry*, Paris 1995; AN F7/ 15293: procès-verbal de Sacha Guitry, 19.3.1946.

61 Alfred Cortot (1877–1962), pianiste, chef d'orchestre, pédagogue et musicologue français. Myriam CHIMÈNES, *Alfred Cortot et la politique musicale du gouvernement de Vichy*, in: ID. (dir.) *La vie musicale sous Vichy*, Bruxelles 2001, p. 35–52. Limore YAGIL, *Alfred Cortot entre mémoire et oubli*, dans: *Guerres mondiales et conflits contemporains* 244 (2012), p. 117–137.

62 CDJC/DC 600: dossier personnel.

personnalités hautement placées dans le champ culturel ou politique, et surtout appréciées des autorités allemandes.

### Comment expliquer cette situation particulière des artistes?

L'un des grands avantages de la ville était ses nombreuses structures d'accueil, qui favorisaient le séjour de toutes ces personnes. Le secrétaire de mairie, André Chaignier, et le maire, Antoine Blanchardon, n'ont pas hésité à secourir des juifs tout en affirmant leur soutien au maréchal Pétain<sup>63</sup>. Antoine Blanchardon prit dès août 1941 la défense du musicien juif Reynaldo Hahn, dont il admirait personnellement les talents. Il écrivit une lettre au Maréchal, dans laquelle il présentait tout l'intérêt pour le prestige de la ville, de le maintenir au sein de l'orchestre municipal. Le directeur du casino, lui aussi grand admirateur du compositeur et chef d'orchestre, appuya la demande du maire, refusant de se séparer d'un si talentueux musicien<sup>64</sup>. Ainsi, avec l'autorisation du maire, Reynaldo Hahn, continua à diriger les services musicaux du casino municipal, et ce contrairement aux lois antisémites de Vichy. D'autres fonctionnaires adversaires de la collaboration, placés à la mairie, à la préfecture de police, au service de la surveillance du territoire ou ailleurs, ont adopté la même attitude, que nous qualifions de «désobéissance civile»<sup>65</sup>. Ils changèrent les noms en les remplaçant par ceux de gens nés en France, vivant ou non à Cannes. Au total, plus de 4000 fausses cartes d'alimentation et d'identité ont été distribuées, essentiellement à des juifs.

#### *Grasse – terre d'asile et de refuge pour les artistes*

Connue aussi comme la cité des parfums, Grasse est située un peu en retrait des fastes de la Côte d'Azur. Depuis 1918, la localité était devenue plus accessible sur le plan des chemins de fer, et de nombreuses infrastructures liées aux distractions variées des touristes – opéras, ballets, concerts, fêtes mondaines, etc. – ont vu le jour. Séduits par la beauté et la diversité des lieux, des artistes s'y installèrent au fil des années<sup>66</sup>. De nombreux exilés russes fuyant le bolchevisme organisèrent un réseau important d'aide aux réfugiés russes et aux artistes. Un pôle artistique se constitua autour d'Aline Mayrich, épouse de l'un des plus importants industriels de l'acier et du fer belges. Passionnée de littérature et d'art, elle accueillit des artistes et des intellectuels. Parmi les nombreux artistes réfugiés à Grasse, attardons-nous sur le sort exceptionnel de six d'entre eux, que des circonstances diverses amenèrent à s'installer dans l'arrière-pays

63 CDJC: CCXVIII–95a et 93a; Didier DIGUINI, Cannes 1939–1945 (voir n. 37), p. 52, 66–67.

64 Reynaldo Hahn est né de père israélite (Charles Hahn) mais converti au catholicisme, ayant épousé une femme catholique arienne. Reynaldo lui-même a été élevé dans la religion catholique et a été décoré par deux fois durant la guerre de 1914–1918. Archives municipales de Cannes – 4H 42 Dérogation. Cette dérogation accordée à Reynaldo Hahn ne sera pas acceptée par les autorités allemandes, qui exigèrent des mesures plus dures à l'égard des juifs.

65 AN F1B1/1111: dossier personnel. Marc-Olivier BARUCH, Servir l'État français. L'administration en France de 1940 à 1944, Paris 2000, p. 199; YAGIL, La France terre de refuge (voir n. 1), t. 2, p. 13–128.

66 Marie-Christine GRASSE, L'art retrouvé. Grasse terre d'accueil 1918–1958, Paris 1997; Georges VINDRY, Un homme exceptionnel, collectionneur, mécène et créateur des musées de Grasse: François Carnot, dans: Jean René GABORIT (dir.), Mécènes et collectionneurs. Lyon et le Midi de la France, Paris 1999, p. 185–193, 283.

niçois<sup>67</sup>. Il s'agit d'Alberto Magnelli et de sa femme Suzy, réfugiés dans une villa au Plan de Grasse dès 1939; de Hans ou Jean Arp, alsacien d'origine, et de sa femme Sophie Taeuber; de Sonia Delaunay; Fernand Springer; et, enfin, de François Stahly. Ce qui les unissait avant tout c'était leurs liens d'amitié. Tous se connaissaient avant les événements. La guerre et l'Occupation les ont contraints à se réfugier dans ce Midi qu'ils vont considérer comme un paradis terrestre. La beauté du pays, les rencontres journalières chez les uns ou chez les autres apportaient une diversion heureuse à leurs inquiétudes, leur faisant oublier la faim et la peur de se faire arrêter. L'isolement de leur petit cercle créa une atmosphère favorable au travail. Ce fut pour eux, paradoxalement, une période créative, malgré ou peut-être à cause des inquiétudes liés à l'avenir et à la pénurie de matériel. Ils dessinèrent beaucoup, peignant à la gouache des projets de lithographies. Les collages, les grandes séries de toiles de Magnelli, les gouaches de Sonia Delaunay, souvent de petites dimensions, qui ont une grande importance dans l'histoire de l'art, les sculptures méditerranéennes, les papiers froissés, les reliefs en marbre et en bois de Jean Arp, datent de cette époque, ce qui démontre l'importance de la créativité artistique pendant les années 1940-1944<sup>68</sup>.

Peintre d'avant-garde d'origine italienne, Alberto Giovanni Cesare Magnelli a présenté ses travaux à partir de 1921 dans plusieurs expositions à Florence, à Paris et à New York<sup>69</sup>. En 1934, il rencontra sa future femme, Susi Gerson, d'origine juive dont la famille possédait une maison à proximité de Grasse. Au début de la guerre, Alberto Magnelli et Susi Gerson quittèrent Paris et s'installèrent à Grasse, où les événements politiques les obligeront à rester jusqu'en 1944. De nationalité allemande, sa femme fut arrêtée et internée au camp de Gurs. Magnelli multiplia les démarches pour obtenir sa libération. En juin 1940, il réussit à la faire libérer ainsi que sa mère, en faisant état de son domicile à Grasse. Le 31 octobre 1940, il épousa Susi Gerson à la mairie de Grasse, espérant ainsi résoudre la situation précaire de celle-ci. En 1941, il tenta d'obtenir un visa pour les États-Unis en contactant Varian Fry, à Marseille. Mais en dépit de ses connaissances et ses divers soutiens en Amérique, il n'obtint aucune satisfaction. Une autre tentative, par l'intermédiaire du peintre Fernand Léger, déjà installé aux États-Unis, pour favoriser son départ, resta tout aussi vaine. Recherchées par la police allemande, depuis septembre 1943, Susi et sa mère se cachèrent dans l'arrière-pays, tandis que Magnelli devint agriculteur et marchand de fruits et de légumes. En raison de la pénurie de matières premières, il ne trouvait pas de toile pour peindre. C'est un ami italien qui lui envoyait du linoleum, nécessaire pour la gravure. Dans une lettre au peintre Kandinsky, datée de janvier 1944, il décrit ses problèmes: »Famille dispersée, mauvais état de santé, manque de ressources, impossibilité de vendre de l'abstrait«<sup>70</sup>. Ces phrases résument assez bien la situation de bon nombre de peintres pendant cette période.

67 Claude LAUGIER, *Le Groupe de Grasse*, dans: Catalogue de l'exposition »Paris-Paris 1937-1957«, Paris 1981, p. 92-94; Le catalogue de l'exposition »Six artistes à Grasse 1940-1943«, Grasse 1967; PINSSEAU, *Les peintres en Provence et sur la Côte d'Azur* (voir n. 4), p. 197-215.

68 Cité dans: Christian DEROUET, Jean Arp »Le temps des papiers déchirés«, Paris 1983, p. 76.

69 Alberto Magnelli. »Les moments de Grasse«. Exposition du 7 avril au 21 juin 1998. Aix-en-Provence 1998.

70 Lettre d'Alberto Magnelli à Vassily Kandinsky, 22 janvier 1944, citée dans: Daniel ABADIE, *Magnelli, les estampes*. Catalogue raisonné, Neuchâtel 2011, p. 229.

Quand la guerre éclata, Jean Arp et sa compagne Sophie Taeuber, d'origine juive, quittèrent précipitamment Paris, et s'abritèrent à Nérac, en Dordogne, près de Gabrielle, la fille de Francis Picabia et César Domela, peintre et sculpteur néerlandais. Une ancienne et profonde amitié les lia à Susi Magnelli et à son mari, qui les invitèrent à s'installer au Château Folie, vaste domaine d'un industriel qui s'était réfugié en Amérique depuis le début de la guerre. Hans Arp était né à Strasbourg, en 1886, d'un père allemand et d'une mère française.<sup>71</sup> Il étudia les arts décoratifs à Strasbourg, puis à Weimar, en Allemagne, et à l'Académie Julian, à Paris<sup>72</sup>. En 1915, en se réfugiant à Zurich, il organisa le premier groupe dadaïste, avec Sophie Taeuber, Marcel Janco, Hans Richter, et des poètes tels qu'Hugo Ball, Richard Huelsenbeck, et Tristan Tzara. Arp contribua aussi au rassemblement de l'avant-garde abstraite à Paris vers 1930 avec les groupes »Cercle et Carré« et »Abstraction-Création«. En 1922, il se maria avec Sophie Taeuber, née le 19 janvier 1889 à Davos, en Suisse. Peintre et architecte d'intérieur, Sophie Taeuber travaillait à la décoration du restaurant Aubette et elle exposait à Paris avec le groupe Cercle et Carré. La montée du nazisme en Allemagne inquiétait de plus en plus Hans Arp, et en 1939, à la déclaration de la guerre, il décida de changer son nom à consonance allemande, signant désormais Jean Arp. C'est là, au cours de son séjour à Grasse, entre octobre 1939 et mars 1943, qu'il faut voir le point de départ de son œuvre de l'après-guerre. Pour des raisons essentiellement liées à la pénurie de matériel et à la précarité de la situation, il réalisa en effet à cette époque un grand nombre de collages<sup>73</sup>. Moins menacés que les autres artistes du groupe de Grasse, Jean Arp et Sophie Taeuber pouvaient, sans trop de difficultés, aller et revenir entre la zone libre et la Suisse. En octobre 1941, Sophie franchit clandestinement la ligne de démarcation et se rendit à Paris, pour vérifier l'état de sa maison et celui des œuvres restées sur place lors du départ du couple. Depuis 1941, Arp et sa femme avaient organisé avec l'aide de leurs amies Marguerite Hagenbach et Maia Sacher, un réseau pour faire passer en Suisse des enfants français atteints par la malnutrition en zone occupée. On peut supposer que parmi les enfants se trouvaient également des enfants juifs, envoyés sous une fausse identité en pays helvétique. Arp se rendait souvent à Paris pour rencontrer ses amis artistes: Éluard, Kandinsky, Vantongerloo, Hugnet, et Gabrielle Picabia. Souvent caché dans le coffre de la voiture de Janine Picabia, il réussissait l'exploit de passer la ligne de démarcation *incognito*. En 1942, Jean Arp tenta d'obtenir un visa pour partir aux États-Unis avec sa femme. En dépit du fait qu'ils connaissaient de nombreux artistes et qu'ils avaient beaucoup d'amis, toutes les promesses faites restèrent sans lendemain. En novembre 1942, devant l'arrivée des troupes d'occupation italiennes, le couple Arp quitta la France dans le dernier train à destination de la Suisse, et se rendit à Zurich, le 14 novembre 1942<sup>74</sup>.

71 Hans Arp, ou Jean Arp (1886–1966), peintre et sculpteur français qui joua un rôle essentiel dans la création et la diffusion des avant-gardes au XX<sup>e</sup> siècle.

72 Blauer Reiter: mouvement artistique fondé à Munich en décembre 1911 par les peintres Vassily Kandinsky, Franz Marc et Alfred Kubin. En firent partie Paul Klee, Alexei von Jawlensky, Jean Arp, August Macke, Marianne von Werefkin, mais aussi Robert Delaunay et Henri Le Fauconnier.

73 Alberto MAGNELLI, Lettre du 19 mai 1965 à Murilo Mendes, citée dans: MAGNELLI (voir n. 69), p. 17.

74 Jean ARP. Le temps des papiers déchirés, Paris 1983, p. 76.

Sarah-Sonia Stern est née le 14 novembre 1885, en Ukraine, à Odessa. À cinq ans, elle fut adoptée par son oncle maternel, Henri Terk, et par sa tante Anna, demeurant à Saint-Pétersbourg. Pour mieux s'intégrer dans la société russe elle changea de nom et de prénom, puis signa ses premières toiles Sonia. Elle épousa, en 1910, le peintre Robert Delaunay. Dès les premiers jours de la «drôle de guerre», Sonia et Robert quittèrent Paris, par mesure de sécurité, pour l'Auvergne. Mais cette région ne suscitait guère l'intérêt de Robert sur le plan artistique, et le couple s'installa dans le Midi, à Mougins, où il retrouva bon nombre d'artistes. En 1941, Robert s'effondra au cours d'une excursion à Châtel-Guyon et mourut. Étant juive, Sonia Delaunay ne pouvait rentrer à Paris; elle rejoignit ses amis à Grasse. En dépit de la pénurie, elle réalisa, entre 1942 et 1943, plus de quatre-vingt gouaches de petit format sous le titre générique de «Rythme coloré». Elle avouera après-guerre que c'est bien grâce au soutien d'un groupe d'amis qui avaient su si opportunément prendre le relais de cette complicité artistique qu'elle avait toujours connue avec Robert Delaunay qu'elle a pu continuer à dessiner<sup>75</sup>. Mais en 1942, «la belle villa aux oliviers frissonnants», reconstruite comme une propriété juive, fut aryanisée et, par conséquent, le groupe de Grasse dut se disperser. Sophie et Jean Arp emménagèrent dans une petite maison aux abords de Grasse, où Nelly van Doesburg, veuve de Théo, et Sonia Delaunay, les rejoignirent. Après l'occupation de la zone sud en novembre 1942, Sonia resta quelques semaines à Grasse au Grand-Hôtel. Les versements qu'elle recevait de Mme Sacher, membre d'une famille suisse dont la grande fortune provenait de produits pharmaceutiques, s'arrêtèrent. Didi et Aurore Chenu, des collectionneurs d'art, lui achetaient une peinture de temps en temps, ce qui lui permettait de surmonter les pires moments. Quand le Grand-Hôtel fut réquisitionné par les autorités italiennes, elle retourna au Château Folie. Elle voulait quitter Grasse et s'installer à Genève. Mais la préfecture lui refusa son visa en raison de son judaïsme et lui interdit de quitter les lieux. Elle resta sur place dans l'attente de jours meilleurs<sup>76</sup>.

Après sa libération du camp des Milles, en 1940, Ferdinand Springer retrouva sa maison à Grasse et ses amis: Alberto Magnelli, Jean Arp, Sophie Taeuber et Sonia Delaunay. Ferdinand Springer était né à Berlin en 1907. En 1932, il fréquentait le célèbre Atelier 17, premier véritable temple de la gravure, où ont travaillé également les peintres sculpteurs Giacometti, Tanguy, Miro, Ubac et d'autres. À la suite à la publication, en 1935, des lois de Nuremberg en Allemagne, son père lui demanda de divorcer de sa femme d'origine juive, Irène Mathias. Mais Springer refusa et décida de rester en France, prétextant que son atelier et ses clients se trouvaient à Paris. Née à Bruxelles en 1907, de parents juifs allemands, Irène Mathias avait quitté la Belgique pour l'Allemagne lors de la Première Guerre mondiale. Attirée par les arts, elle avait travaillé avec la peintre Rachel Szalit, amie de Marc Chagall, puis en 1928, étudia à l'Académie Ranson, à Paris.

Face à la montée du nazisme, Irène s'inquiétait de plus en plus pour sa famille restée à Berlin. Son tempérament s'assombrit et elle travaillait de moins en moins. Ferdi-

75 Danièle MOLINARI, *La Côte d'Azur et la modernité 1918-1958*, Paris 1997, p. 74-75.

76 Georges BERNIER, Monique SCHNEIDER-MAUNORY, Robert et Sonia Delaunay. Naissance de l'art abstrait, Paris 1995, p. 263-270; Stanley BARON, *Sonia Delaunay. Sa vie son œuvre*, Paris 1995, p. 120-128.

nant Springer décida de s'installer à Grasse, dont la luminosité à la fois douce et intense et la nature méditerranéenne, qu'il a toujours aimée, l'ont séduit. À Paris, dans les années 1930, il devenait de plus en plus difficile de vivre en raison de l'esprit antigermanique, et Springer décida d'acquérir un terrain à Grasse et d'y construire un atelier lui permettant de mieux travailler. Mais en 1939, à peine la construction achevée, il fut arrêté en tant que ressortissant allemand et interné au Fort Carré, à Antibes, où il rencontra André Gide venu en observateur pour examiner les conditions d'hébergement des prisonniers. En novembre, il est transféré au camp des Milles, près d'Aix-en-Provence, où il s'efforça de continuer à travailler jusqu'à sa libération, en juin 1940. De retour à Grasse, il observa que les rencontres avec les autres artistes qui y résidaient apportaient à Irène un certain apaisement, la détournant momentanément de ses sombres pensées, des tourments qu'elle éprouvait pour le sort de sa famille restée en Allemagne. Grâce à la mère de Ferdinand Springer, d'origine suisse, et à l'amical soutien d'un psychanalyste de Zurich, le couple réussira à fuir vers la Suisse avant l'occupation totale de la zone libre par les Allemands en novembre 1942. La vie en sécurité dans ce pays neutre améliorerait l'équilibre nerveux d'Irène Mathias, et elle recommença à créer, à écrire des livres pour enfants et à les illustrer d'aquarelles, tandis que Ferdinand découvrait la peinture abstraite de Paul Klee, et se mettait à peindre de nouveaux tableaux.

François Stahly est arrivé à Grasse en 1941. Son père, d'origine autrichienne était lui-même artiste peintre et encourageait son fils à le devenir. Né à Constance, en Allemagne, François Stahly partit à Paris en 1931 pour étudier chez les sculpteurs Charles Malfray et Aristide Maillol. Marié en 1934 avec une femme de nationalité française, il s'engagea, en 1940, dans l'armée française et obtint la naturalisation par la suite. Recherché par la Gestapo en raison de ses convictions antifascistes, il quitta Paris en 1941, et accepta l'invitation des Springer de s'installer avec sa femme Claude et ses deux enfants non loin de Grasse. Avec sa femme, il fournissait à plusieurs maisons de la haute couture de Cannes des boucles de ceinture, des sandales en corde tressée et d'autres objets, ce qui leur permettait de survivre. Ils réussirent même de gagner, en 1941, une médaille d'or comme artisans inscrits à la section »Bimbeloterie, Brosserie, Tabletterie et autres métiers aléatoires«<sup>77</sup>. Mais à la suite de l'occupation italienne, en novembre 1942, toute cette activité s'arrêta et Stahly fut obligé de se cacher. Il réussit à se procurer de faux papiers faits par son ami Étienne Martin, du département du Tarn. Considéré comme Italien par son père, Allemand par son lieu de naissance et Français par sa naturalisation, laquelle le gouvernement de Pétain avait annulée par sa nouvelle législation, il était recherché par les différentes forces de police. Il quitta la région et se cacha avec sa famille en Bourgogne, puis en Normandie<sup>78</sup>.

L'histoire du groupe de Grasse permet de saisir d'une part l'importance des liens d'amitié entre artistes, et d'autre part d'observer dans quelle situation d'angoisse permanente vivaient les artistes en zone libre. La vocation communautaire du groupe dont Jean Arp était à l'origine a largement dépassé le simple jeu d'artistes et peut se comprendre également comme un acte de résistance à la barbarie nazie.

77 PINSSEAU, *La peinture en Provence et sur la Côte d'Azur* (voir n. 4), p. 58–61.

78 GRASSE, *L'art retrouvé*, Paris 1997 (voir n. 66).

*Cagnes-sur-Mer – localité refuge pour les artistes*

La renommée internationale de Cagnes-sur-Mer tient en particulier à la décision prise par Auguste Renoir en 1907 d'acheter un grand domaine, «Les Collettes», riche de plusieurs oliviers centenaires. De 1939 à 1945 le vieux bourg, dont la réputation et le charme ont depuis longtemps dépassé les limites de la région et même les frontières nationales, devint un lieu de refuge pour de nombreux artistes et intellectuels arrivés de partout: des Russes, installés dans la région depuis la révolution bolchevique de 1917, des Allemands, des Bulgares, des Hollandais, des Italiens et des Français<sup>79</sup>. Certains étaient des réfugiés arrivés avec l'exode, d'autres des peintres originaires de la région. La configuration urbaine de Cagnes facilitait les cachettes. Dans ce village perché, les ruelles en dédale, les maisons à double entrée, les passages insoupçonnés derrière des portes ordinaires, permettaient de se cacher plus facilement. La solidarité aidant, il était bien difficile à n'importe quelle police de trouver qui que ce fût dans cette localité. Dans les années 1940, les artistes présents tentèrent d'oublier la réalité des «années noires», et se limitèrent à observer les paysages de Cagnes, sans frontière, et à s'exprimer par la peinture. En réalité, dans le vieux Cagnes, vivaient en permanence une quarantaine d'artistes, surtout des peintres. Ils venaient de tous les horizons et l'on entendait les langues les plus variées. Ils logeaient dans des ateliers, ou dans de petites maisons, qu'on leur louait généralement, car beaucoup ne restaient que quelques mois. Ils partaient, puis revenaient. Ce roulement assurait une plénitude de présences. Combien parmi eux étaient des peintres juifs? Il est impossible de le savoir avec certitude car nous manquons d'informations et d'études.

Parmi «les enfants de Cagnes», on peut mentionner le peintre Yves Klein. Il est né à Nice en 1928, et ses parents étaient des figures marquantes de cette nébuleuse artistique internationale de passage à Cagnes. Son père, Fred Klein, d'origine hollandaise, représentait au sein de la famille la tradition historique de l'École de Paris, avec ses clowns et ses chevaux. Sa mère, Marie Raymond, issue de la bourgeoisie niçoise, fit une brillante carrière de peintre abstrait. Pendant la guerre, les parents d'Yves Klein continuèrent de créer sans relâche malgré la précarité de leurs moyens. Ils utilisaient tout ce qui leur tombait sous la main, draps, portes, etc. Ils furent liés au cercle de Grasse jusqu'à leur départ, en 1943, vers Paris. La maison des Klein était un lieu de rencontre pour bon nombre d'artistes fuyant la zone occupée et se repliant sur la Côte d'Azur, à l'exemple de Hans Hartung, Alberto Magnelli, Jean Arp, Sonia et Robert Delaunay, Max Ernst, Nicolas de Staël et son épouse et d'autres. Plusieurs artistes russes qui avaient fui Montparnasse arrivèrent à Cagnes. Ce fut le cas de Kostia Terechkovitch, Alexis Gritchenko, et Serge Mendjisky<sup>80</sup>. Quelques artistes juifs, tels Christine Boomeester<sup>81</sup> et Henri Goetz, se réfugièrent également pendant la

79 René GAFFE, *Cagnes et ses peintres*, Nice 1961; Michel GAUDET, *La vie du Haut-de-Cagnes (1930–1980). La bohème ensoleillée*, Nice 2001.

80 Serge Mendjisky est né en 1929 à Paris. Son père, Maurice Mendjisky, était peintre de l'École de Paris. Serge devint rapidement un artiste reconnu et exposa en Europe, au Japon et aux États-Unis.

81 Anna Christina Boomeester est née à Djakarta en 1904 de souche hollandaise et anglaise. Elle partait pour Paris en 1935 où elle épousa Henri Goetz.

guerre à Cagnes-sur-Mer, qui prit l'allure d'une véritable ruche bourdonnante, où se regroupaient les peintres avant-gardistes, les figuratifs et autres conformistes. Malgré les restrictions et la peur, la vie artistique ne faiblissait pas pour autant.

Henri Goetz, fait partie de ces rares américains qui participèrent à la vie artistique de la Côte d'Azur pendant la Seconde Guerre mondiale<sup>82</sup>. Né à New York en 1909 dans une famille d'origine alsacienne par son grand-père, il s'installa à Paris en 1930 et fréquenta plusieurs académies de la capitale, découvrant ainsi différents styles. Au début de l'été 1935, il fit la connaissance de Christine Boomeester, peintre hollandaise, qu'il épousa à l'automne de la même année. Dès 1941, les deux peintres composèrent dans leur petite imprimerie des tracts qu'ils distribuaient ou déposaient dans les cafés ou sur les bancs des églises. Ils fabriquèrent surtout de faux papiers, qu'ils remettaient chaque semaine à un membre anonyme de leur réseau. Ces faux papiers étaient souvent destinés à des juifs. Dénoncés, ils prirent la fuite vers la zone sud. Francis Picabia et sa femme, Olga, leurs proches amis, les aidèrent à s'installer à Nice. Ils y rencontrèrent les peintres Fred Klein et Nicolas de Staël, les artistes du Groupe de Grasse, ainsi que Pierre Bonnard, au Cannet, René Laporte, l'amateur d'art, et sa femme, à Antibes. Jamais, pendant l'Occupation, Christine et Henri Goetz n'ont cessé de produire des tableaux. Henri Goetz réalisa de nombreux travaux d'aquarelle, des peintures à l'œuf et quelques-unes à l'huile. Pendant toute la durée de leur vie clandestine à Nice, puis à Cannes, personne ne connut ni leur nom d'emprunt ni leur adresse. C'est la peur constante qui a guidé leur pas. Lorsque Christine attrapa la fièvre typhoïde, vu leur situation irrégulière, il ne fut pas question de la mettre à l'hôpital. Un médecin ami accepta finalement de la soigner chez elle. Afin d'éviter le départ en Allemagne dans le cadre du Service du travail obligatoire (STO), instauré en 1942, Henri Goetz travailla dans l'administration au service des cartes d'alimentation. Pendant un an et demi il occupa ce poste pour être finalement promu contrôleur. Mais, au fil des mois, sans cartes d'alimentation, presque sans argent, dans un pays où la nourriture était rare, Henri Goetz et sa femme souffraient de plus en plus de la faim. Résigné à retourner aux États-Unis, Henri s'adressa au consul américain. Mais, après l'invasion de la zone libre, le consulat américain ferma ses portes et les Goetz restèrent cachés jusqu'à la Libération. Ils bénéficièrent de l'aide de quelques habitants, et surtout personne n'osa les dénoncer ni à la police ni à la Milice ou à la Gestapo. L'histoire de ce couple démontre parfaitement dans quelles conditions précaires vivaient la majorité des artistes sur la Côte d'Azur.

Le peintre et graveur Jankel Adler<sup>83</sup>, d'origine polonaise, avait participé à la création du groupe Die Kommune, ainsi qu'à l'«Exposition internationale des artistes révolutionnaires» à Berlin dans les années 1920. Après l'arrivée au pouvoir d'Hitler, il fuit l'Allemagne et s'installa à Paris, puis, en 1938, à Cagnes-sur-Mer. En 1940, il rejoignit l'armée polonaise en France. Libéré pour des problèmes de santé, il quitta la France définitivement et s'installa en Écosse.

82 Henri GOETZ, *Ma vie, mes amis*. Mémoires, Paris 2001; Jean-Pierre GEAY, *Henri Goetz*, Paris 1989.

83 Jankel Adler, graveur juif né le 25 juin 1895 à Tuszyn, en Pologne, mort le 25 avril 1949 en Grande-Bretagne.

Jupp Winter, né en 1904, se fixa à Cagnes-sur-Mer dès l'automne 1933. Compagnon de Claire Maillot, peintre aquarelliste de talent, et ami des peintres hollandais Fred Klein et Geer van Velde, il fut interné, comme la plupart de ses compatriotes, en 1939, au moment de la déclaration de guerre, d'abord au Fort Carré d'Antibes, puis au camp des Milles. Il offrit ses peintures et ses dessins effectués dans le camp des Milles à la direction du camp, en échange de quelques libertés et de la permission de se rendre à Cagnes. Disposant d'un domicile dans la région, il fut finalement libéré et décidait d'utiliser ses dons artistiques pour graver des timbres de police nécessaires pour l'établissement de faux papiers. Combien de personnes, ont pu avoir la vie sauve grâce à ses faux documents? Nul ne peut le dire aujourd'hui.

Heinrich Davringhausen a fui l'Allemagne en 1932 et s'est installé à Majorque. Lorsque la guerre civile espagnole éclata, en 1936, il prit le chemin de l'exil direction Paris, puis la Suisse. En 1939, il s'installa avec sa femme à Cagnes-sur-Mer. Il fut arrêté et interné au camp des Milles, tandis que sa femme, Laure, était envoyée au camp de Gurs, dans les Pyrénées-Orientales. Il regagnèrent tous les deux Cagnes à la fin du mois d'août 1940. Jusqu'à l'occupation allemande, en septembre 1943, ils ne furent pas inquiétés, mais, par la suite, il leur fallut fuir la région. Aidés par le peintre Raymond Gaudet et sa femme, ils se réfugièrent chez une amie dans le département de l'Isère, en zone italienne, à proximité du Vercors, lieu des combats des maquisards. Ils gagnèrent finalement le Chambon-sur-Lignon, en Haute-Loire, coin plus tranquille, où ils sont restés jusqu'à la Libération.

En 1940, Jean Villeri quitta Cannes, son lieu d'habitation depuis dix ans, et s'installa définitivement sur les Hauts-de-Cagnes, loin de l'agitation des villes<sup>84</sup>. Accueilli par son voisin Geer Van Velde<sup>85</sup>, Villeri y trouva une atmosphère artistique qui lui convenait parfaitement pour continuer à peindre<sup>86</sup>. De temps en temps, il se rendait à Eygalières, tant à la recherche de ravitaillement que pour assurer ses contacts avec René Char et se faire confier des missions pour la Résistance locale. À l'arrivée des Allemands, en septembre 1943, il quitta Cagnes pour Saint-Jean-du-Gard où il retrouva René Char<sup>87</sup>. Le peintre Raymond Gaudet jouissait d'une belle notoriété à Cagnes. Pendant la guerre, il aida de nombreux réfugiés. Menacé, il quitta Cagnes avec sa femme pour leur maison de Saint-Marcellin, dans l'Isère.

#### *L'exemple d'Avignon et d'Oppède-le-Vieux*

La renommée d'Avignon comme ville artistique prend toute son importance précieusement pendant les années 1939–1945. Les peintres furent particulièrement actifs autour d'Avignon durant cette époque. Leur action tournait autour de grandes expositions et se manifestait à travers l'œuvre de quelques artistes comme Auguste Chabaud, le réfugié belge Frans Masereel, graveur proche collaborateur de Jean-Louis

84 Jean (Giovanni Domenico Giuseppe) Villeri est né le 28 février 1896 en Italie. Son père, compositeur et chef d'orchestre à Monte-Carlo, s'établit définitivement à Cannes en 1906. Peintre expressionniste en 1924, sa rencontre avec Francis-Marie Martinez Picabia, Jacques Villon et Jean-Joseph Crotti, en 1929, l'engage dans la voie du figuratif. En 1934, il adhère au mouvement «Abstraction-Création» fondé par Herbin, Kandinsky et Mondrian.

85 Geer van Velde (1898–1977) s'est installé en France en 1925.

86 Jean-Paul POTRON, *Paysages de Cannes, Nice 2001*, p. 192.

87 René CHAR, Jean VILLERI, dans: *Derrière le miroir* n° 7, février 1948.

L'homme<sup>88</sup>. Face aux événements de la guerre, les peintres de Provence n'eurent pas de réaction commune, mais ils ouvrirent leurs portes et offrirent leurs cimaises aux nombreux peintres réfugiés. Quelques jours avant l'occupation de Paris, Frans Masereel, sa femme et l'écrivain Jean-Richard Bloch partirent vers le sud de la France et s'installèrent à Avignon. Ils retrouvèrent parmi les nombreux réfugiés arrivés là leurs amis Louis Aragon et Elsa Triolet et firent la connaissance de Pierre Seghers, qui éditera «Poésie 41», revue dans laquelle Frans publiera plusieurs fois des dessins. Dès la signature de l'armistice, Masereel travailla pour les services de la propagande de Vichy en illustrant des tracts jetés ensuite par l'aviation allemande sur les territoires occupés. Il refusa de quitter la France et de partir chez des amis en Suisse. Il chercha à joindre un groupe ou un réseau de résistants, mais sans succès.

En 1941, 33 artistes avignonnais décidèrent de monter une exposition intitulée «Groupe des treize et des indépendants d'Avignon». Parmi les exposants se trouvaient Jean Baltus, de Saint-Rémy-de-Provence, Alfred Bergier, Pierre Cornu, d'Avignon, Jean-Pierre Gras, André Lhote, de Gordes, etc. Ce qui est remarquable, c'est qu'en dépit de la défaite puis de la présence de l'occupant, un groupe d'amis persévérants, aidés par la municipalité, a réussi à maintenir une manifestation annuelle représentative aussi bien des œuvres locales que celles des réfugiés. C'est le seul cas, avec l'exposition de la cité voisine de Cavaillon en 1941, d'une telle initiative dans toute la Provence-Côte d'Azur pendant la guerre. À Cavaillon, eut lieu du 8 au 20 août 1941 l'exposition des «Artistes provençaux, lyonnais, dauphinois et réfugiés en Provence». Elle fut organisée par le groupe des beaux-arts de Cavaillon, associé à la revue «Le Feu», fondée en 1905 et devenue l'organe du régionalisme et de l'humanisme méditerranéens. Cet événement retrace l'histoire de l'art en Provence de 1939 à 1941 en même temps qu'un moment de l'histoire de l'époque<sup>89</sup>.

Fait plus surprenant, mais qui caractérise la situation de bon nombre d'artistes juifs, le cas de Mela Muter, de son vrai nom Maria Melania Kingsland Mutermilch, née à Varsovie en 1876. Après une formation artistique, elle s'établit à Paris en 1901. Elle séjourna à plusieurs reprises en Bretagne, fascinée par la beauté du paysage, comme c'était le cas d'autres peintres polonais. Elle réalisait des portraits de Bretons en prenant pour modèles des miséreux, vieillards, infirmes, enfants pauvres. Dans les années 1920 et 1930, Mela Muter était surtout connue et appréciée des milieux parisiens comme portraitiste. Pendant la Seconde Guerre mondiale, elle s'installa à Avignon, où elle vécut cachée et donna discrètement des cours de dessin dans un collège<sup>90</sup>. Un autre peintre polonais, se réfugia à Avignon, Maurice Blumenkrantz, dit Maurice Blond. Né à Lodz en 1899, il s'était installé à Paris, à la cité Falguière, en 1924. Volontaire dans l'armée française en 1939, il se réfugia, après avoir été démobilisé, dans la région d'Avignon, où il travailla pendant deux ans chez un paysan jusqu'à la Libération<sup>91</sup>.

88 Frans Masereel est belge. Admirateur et ami de Romain Rolland, il est le compagnon de voyage en URSS d'André Gide. Roger AVERMAETE, Frans Masereel, Antwerpen, Paris 1975, p. 64; PINS-SEAU, Les peintres en Provence et sur la Côte d'Azur (voir n. 4), p. 86, 89, 93-95, 97, 106, 218.

89 Ibid., p. 83-120.

90 Barbara BRUS-MALINOWSKA, Denise DELOUCHE, Anna TYCZYNSKA, et al., Peintres polonais en Bretagne 1890-1939. Catalogue de l'exposition, Quimper 2004.

91 Chil ARONSON, Scènes et visages de Montparnasse, Paris 1963, p. 468-471; Alain BOSQUET, Trois peintres russes à Paris (Krémègne, Blond, Jean Pougny), Paris 1980.

Non loin d'Avignon, à Oppède-le-Vieux<sup>92</sup>, se replièrent, depuis l'exode, des réfugiés particuliers des anciens élèves de l'École nationale supérieure des beaux-arts de Paris qui voulaient former un petit atelier d'architecture où, face au désastre généralisé, ils perpétueraient l'art et la civilisation européen. Parmi eux, Florent Margaritis (le jeune frère de Gilles, de la «Piste aux étoiles»), Albert Rémy et sa femme, Yliane, Jean Auproux et sa femme, Nina. La mairie accepta de réquisitionner pour eux quelques locaux. Rapidement, d'autres étudiants des Beaux-Arts, élèves architectes, peintres, sculpteurs, s'installèrent à Oppède. Il y eut même un violoncelliste, Jacques Serres et sa femme, un pianiste, Ady Lequastre, et un joueur d'orgue, le nommé Barbelin. Le groupe était placé sous l'autorité de Bernard Zehrfuss, grand prix de Rome d'architecture de 1939<sup>93</sup>. C'est à Oppède que Consuelo de Saint-Exupéry, artiste et bohème, l'avait rejoint au lendemain de l'armistice de 1940, tandis que son mari, Antoine de Saint-Exupéry, était parti pour New York. Elle partagea un certain temps la vie de ce groupe, avant de rejoindre son mari en 1942. Oppède devint un chantier d'une grande importance, subventionné et encouragé par le gouvernement de Vichy, qui permettait à des artistes peintres, architectes et sculpteurs de continuer à travailler. Quelques familles juives s'y sont également réfugiées entre 1940 et 1944. Michel Spoliansky, par exemple, habitait avec sa femme et ses deux enfants dans une maison qui possédait deux entrées, l'une desservant le logement de l'instituteur, l'autre l'école. Il était prêt à fuir par une porte quand on tapait à l'autre. C'est dans cette peur continue qu'il a vécu jusqu'à la Libération<sup>94</sup>.

### Conclusion

Les exemples exposés dans cet article font partie d'une large étude qui analyse les relations entre artistes juifs et non juifs pendant les années 1940–1944. Ils démontrent clairement que de nombreux artistes ont secouru des artistes juifs. On reconnaît aujourd'hui qu'environ 75% des juifs vivant en France (soit 230 000) ont eu la vie sauve grâce à l'aide de Français issus de différents milieux sociaux, y inclus les artistes qui appartenaient à la fois à la catégorie des «sauveurs» et à celle «des juifs sauvés». Les cas particuliers étudiés ici démontrent clairement que l'on ne peut comprendre l'histoire des «années noires» sans prendre en compte le parcours particulier de plusieurs centaines d'artistes, leurs liens avant 1940, leurs expériences en matière artistique, et la pluralité des contextes de références dans lesquelles elles s'inscrivaient. La reconstruction des parcours géographiques et professionnels, celle des stratégies relationnelles qui accompagnaient leur passage de Paris vers une autre ville, est importante pour mieux comprendre le succès ou l'échec du sauvetage des artistes juifs. Si le cas de Marseille est aujourd'hui largement connu grâce au travail

92 Bernard ZEHRFUSS, Oppède, essai de renaissance, dans: Cahiers du Sud 232 (février 1941), p. 68–70; Alain VIRCONDELET, Antoine et Consuelo de Saint-Exupéry. Un amour de légende, Paris 2005; AN F21/8098; AN F21/8096; AD de Marseille 76W/237.

93 En novembre 1942, après le franchissement de la ligne de démarcation par les Allemands, Zehrfuss passe la frontière espagnole et s'engage dans les Forces françaises libres.

94 Pierre HECKENROTH, Oppède en Comtat Venaissin, Oppède-le-Vieux 1992, p. 154–158.

pionnier de Jean-Michel Guiraud<sup>95</sup>, nous avons choisi de limiter notre étude sur le plan géographique à la Côte d'Azur et au Vaucluse, à des localités moins connues, mais où l'on observe une certaine vitalité culturelle malgré les difficultés de l'heure – les pénuries, les arrestations, la censure –, et surtout où l'on recense un nombre important d'artistes juifs qui eurent la vie sauve. Si Paris a perdu de son importance comme capitale culturelle, on peut noter à travers cette étude, basée sur notre mémoire d'HDR, la formation d'une nouvelle géographie culturelle avec de nouveaux pôles artistiques – Nice, Cannes, Avignon, Grasse, Cagnes-sur-Mer, Sanary-sur-Mer, Aix-en-Provence –, dont certains deviendront d'importants centres culturels et artistiques après 1945.

L'une des particularités de la Côte d'Azur, c'est d'avoir été une zone où la population avait pris l'habitude, depuis le début du XX<sup>e</sup> siècle, d'accueillir des réfugiés, et particulièrement des artistes – russes, allemands, autrichiens ou polonais –, et où il existait des structures d'accueil – villas, hôtels, casinos – qui permettaient les installer, ainsi qu'une communauté d'artistes locale qui pouvait les soutenir, des mécènes et des amateurs d'art ou directeurs de galeries en France ou aux États-Unis qui cherchaient à investir en achetant de nouvelles œuvres d'art. Les réseaux de liens d'amitié d'avant-guerre sont particulièrement importants pour comprendre le flux des personnes et des ouvrages, et surtout les activités d'entraide en faveur des artistes étrangers et juifs. La présence de certains artistes juifs était connue des autorités de Vichy et même tolérée.

Paradoxalement, avec l'aide des autorités locales, celle de certains artistes, des directeurs de théâtres et de différentes institutions artistiques, plusieurs artistes juifs pouvaient trouver refuge sur la Côte d'Azur et dans le Vaucluse, et cela jusqu'à septembre 1943. Globalement, on constate que les peintres ont généralement préféré s'installer dans des petites localités de la Côte d'Azur ayant acquis une certaine renommée artistique dans le passé, à l'exemple de Grasse, de Vence la «Cité des Arts», ou Cagnes-sur-Mer. Parmi les artistes réfugiés dans le Sud de la France, certains ont continué à envoyer leurs œuvres à Paris. Dans les nombreux cabarets, casinos, théâtres et palaces ouverts depuis la fin de l'été 1940 sur la Côte d'Azur, le public venait applaudir les orchestres de jazz et les vedettes à la mode. Parmi les musiciens et les compositeurs se trouvaient également des artistes juifs. C'est à Nice et dans ses environs que toute la communauté des acteurs et des cinéastes, des réalisateurs et des décorateurs travaillant pour les studios de la Victorine s'est installée. Ils se connaissaient pour la plupart avant 1940 et ont souvent collaboré avec Jacques Prévert. Ces liens d'amitié d'avant-guerre ont facilité l'aide à des artistes proscrits et juifs. Nombreux furent les artistes qui ont risqué leur vie durant les années d'Occupation pour secourir leurs amis artistes et autres. On perçoit à travers cette étude l'existence d'une certaine mentalité d'accueil à l'égard des étrangers dans certaines localités, le développement de communautés d'artistes ou de peintres locaux qui disposaient de liens d'amitié, où la volonté de continuer de créer malgré la guerre et l'Occupation était primordiale. C'est bien la preuve que l'amour de l'art peut donner le courage de désobéir et de transgresser les lois. Il ne fallait pas

95 GUIRAUD, La vie intellectuelle et artistique à Marseille (voir n. 43).

être membre d'un réseau de résistance pour secourir des juifs. Mais il fallait avoir une certaine capacité à désobéir aux lois et aux instructions imposées par les autorités de Vichy ou par les autorités d'occupation italiennes et allemandes. Dans notre étude sur le sauvetage des juifs en France, nous avons qualifié ces attitudes courageuses et ambiguës comme des actes de désobéissance civile<sup>96</sup>. Qu'est-ce que c'est désobéir?

La désobéissance aux lois supérieures ou aux lois politiques et sociales est bien souvent synonyme de résistance à l'occupant et peut aller jusqu'à l'engagement dans la lutte armée. Cependant, la désobéissance des personnes qui sauvaient les juifs ne fut pas formulée, ni théorisée comme telle. Elle fut avant tout une affaire individuelle. La désobéissance civile était pour ces personnes tout d'abord un acte non violent, décidé en conscience contre la loi existante et ses conséquences. La désobéissance civile est une transgression d'une règle de droit positif. S'agissant de la violation d'une règle pénale, elle s'analyse comme une infraction<sup>97</sup>. Cela signifie que ceux qui ont désobéi aux lois de Vichy peuvent être aussi parmi les fonctionnaires de l'État français, qu'ils ont accepté la légitimité du gouvernement et de l'organisation sociale. En choisissant de désobéir à l'État, à sa hiérarchie supérieure, ou à la hiérarchie religieuse, l'individu obéit principalement à sa conscience<sup>98</sup>. L'action de désobéissance civile, était moins politique que morale, fondée essentiellement sur le seul critère de la conscience individuelle, en conformité avec l'idée que la personne se faisait du bien et du mal. Le moment d'agir était la conséquence directe de la détermination de l'homme – individu d'agir. Concrètement, la désobéissance civile est une attitude adoptée par un nombre limité d'individus, qui ont agi discrètement, sans avoir pour autant bénéficié au départ du soutien de l'opinion. Pour les uns cette attitude signifiait venir en aide aux personnes en détresse, les prévenir avant leur arrestation, leur procurer des faux papiers ou des moyens de vivre, les aider à fuir illégalement, et les cacher. Sauver un juif était loin d'être une attitude commune et populaire durant les années 1938–1945 et comportait souvent de nombreux risques.

Désobéir revient à enfreindre la loi, à s'exposer à des poursuites, à risquer des sanctions pénales ou administratives<sup>99</sup>. S'engager, c'était courir le risque de se retrouver dans un commissariat, voire une prison. Qui eût accepté d'un cœur léger de braver les interdits que toute une éducation avait forgés? Les événements historiques de cette époque laissent à penser que chez nombre d'individus l'obéissance peut être une tendance de comportement profondément enracinée, voire une impulsion prédominante qui l'emporte sur la formation en matière d'éthique, d'affectivité et de règles personnelles de conduite<sup>100</sup>. Dans son étude, Christopher R. Browning explique comment le conformisme, l'esprit de corps ne facilitaient pas pour l'individu la

96 YAGIL, *La France terre de refuge* (voir n. 1), p. 37–74.

97 Hannah ARENDT, *Du mensonge à la violence. Essais de politique contemporaine*, trad. par G. DURAND, Paris 1972, p. 61–63, 105.

98 Limore YAGIL, *Rescue of Jews: Between History and Memory*, dans: *Humboldt Journal of Social Relations* 28 (2004), p. 105–140.

99 ID., *La France terre de refuge* (voir n. 1), t. 1, p. 37–75.

100 Stanley MILGRAM, *Soumission à l'autorité. Un point de vue expérimental*, Paris 1974, p. 17–29.

prise de décision de désobéir<sup>101</sup>. Les artistes étudiés, ainsi que d'autres, ont risqué leur vie pour secourir des artistes juifs, et il conviendrait de prendre en compte leur attitude exceptionnelle dans le contexte particulier des années 1940–1944. Pour comprendre la complexité de la période, mieux vaut étudier l'attitude des artistes – individus dans le champ culturel de cette époque – et en particulier leur aide concrète aux artistes juifs et ne pas se limiter à leur degré de collaboration/résistance.

101 Christopher R. BROWNING, *Des hommes ordinaires. Le 101<sup>e</sup> bataillon de réserve de la police allemande et la solution finale en Pologne*, Paris 1994, p. 9.